

LE FIGARO

JOURNAL HEBDOMADAIRE

VOL. I.

JEUDI, 4 DECEMBRE 1879.

NO I.

SOMMAIRE :

LES IDOLES, par Raoul de Navory. — LES FANFARONS DU ROI, par Paul Féval. — UN MOT A LA JUNESSE, par G.-A. D. — A NOS LECTEURS. — VOULEZ-VOUS BIEN ? Une belle voix ; le Courage ; les Deux Normands ; Epitaphe à ma femme, par Jacq. Jarcin ; Leopo à la cour ; le Pape ; l'Air et la chanson ; le Marquis de Saint-Cyr. — OLGA PUDRIDA : Critique plaisante ; les Mentanis. — VARIÉTÉS : Christophe Colomb, par Le Tasse. — LA GOUTTE D'EAU, poésie, par A. de Ségur. — DEVIENNES SÉRIEUSES. — NOUVELLES GÉNÉRALES.

LES IDOLES

I.—LA MAISON DE POMEREUL

Deux hommes d'âge et d'aspect bien différents causaient dans un vaste cabinet de travail, d'aspect sévère, renfermant de remarquables reproductions en bronze, des chefs-d'œuvre de l'art antique. Le plus vieux, Antonin Pomereul, paraissait avoir soixante ans. Sa chevelure blanche, dans laquelle semblait avoir passé un coup de vent, dégagéait des tempes puissantes. Son teint coloré, sa bouche souriante, son regard franc indiquaient une nature généreuse et simple, unie à une profonde entente des affaires. Son œil gris avait de la finesse, et les mains, qu'il étalait en ce moment sur la table de son bureau, trahissaient le négociant émérite.

Son interlocuteur, au contraire, comptait vingt-cinq ans à peine. Son front large indiquait un génie concentré, sérieux ; le regard avait des profondeurs mystérieuses dans lesquelles le sentiment de l'ascétisme s'unissait à la rêverie. Sa taille svelte, sa longue chevelure noire, sa peau d'un blanc mat concouraient à former un ensemble plein de séduction. Une voix timbrée et loyale achevait de donner toute confiance dans l'honnêteté de cette nature ardente et fine, inspirée et grave tout ensemble.

— Ainsi, Bénédic, demanda Antonin Pomereul, vous refusez d'enlever devant moi le voile jaloux couvrant la statuette que Cléomène, votre apprenti, vient d'apporter, et dont, vous le constatez, j'ai respecté les plis comme ceux de l'antique Isis....

— Non, mon cher maître ! répondit le jeune homme, en prenant par un mouvement spontané les mains du vieillard, mais je voulais moi-même voir quelle impression vous produirait cette œuvre, entendre de vos lèvres l'arrêt qui me fera heureux ou triste ; puis, interroger

votre cœur, en même temps que votre esprit, sur le double jugement que vous allez rendre....

— Diable ! fit, en souriant, Antonin Pomereul, ceci devient plus grave que je ne le pensais.

— Il s'agit de toute ma vie.... murmura le jeune homme.

— De ton avenir d'artiste, peut-être ! et encore ? car on se trompe, mon ami, on se trompe souvent dans l'art ; et ce sont les chercheurs qui s'égarent davantage.... Décidés à ne point suivre la route battue, ils demandent des sentiers nouveaux à l'inconnu ; parfois le fil conducteur leur manque.... la nuit se fait dans leur esprit.... Ils ne peuvent réaliser la grandeur de la conception première.... Mais, c'est égal ! Bénédic ; mieux vaut échouer en essayant de faire mieux que de rester médiocre et banal.

— Jugez donc ! s'écria le jeune statuaire, en enlevant avec rapidité la toile dont il avait enveloppé son œuvre.

Une statuette d'un mètre de haut, en magnifique marbre de Carare, apparut alors aux regards d'Antonin Pomereul.

Elle représentait une jeune fille, chastement vêtue de la robe collante que portaient les faunes des douzième et treizième siècles. Les yeux levés au ciel, tenant dans une de ses mains un marteau et un ciseau, elle semblait la personnification de la sculpture de cette époque qui, fille céleste de la prière, vouait ses plus magnifiques œuvres au Dieu qui les inspirait.

Le vieillard contempla longtemps la statue sans rien dire, puis il dit avec une expression convaincue, en tendant la main au jeune homme :

— C'est bien ! mon enfant, c'est bien !

— Ah ! vous me comblez de joie, dit Bénédic.

— Et cette figure représente ?

— La fille de Steinbach, architecte de la cathédrale de Strasbourg ; Sabine aida son père dans cette construction grandiose, et la colonne des Anges est signée de son nom.

— Ah ! la fille de Steinbach s'appelait Sabine, comme la mienne ? ajouta Pomereul, avec un sourire. Eh ! bien, te voilà content. Elle est charmante, ta statue. C'est d'un bon style, cela. Tu sais rester penseur, et l'habileté de ta main ne nuit pas à la pureté de ton inspiration. Bravo, oui, sincèrement bravo et courage, car

si la figure est de petite dimension, c'est pourtant traité dans la grande manière.

—Ah ! maître, vous me rendez confus....

—Du tout, je constate ; tu ne m'accuseras point d'être un flatteur, je l'espère.... Te souviens-tu quand, presque enfant, tu travaillais dans l'atelier de mes sculpteurs, combien je montrais d'exigence. C'était à décourager tout autre que toi ! Peut-être me trouvais-tu sévère, dur même.... Je m'en défiais et n'en continuais pas moins. C'est à la patience de l'élève qu'on reconnaît la franchise de sa vocation. Ceux qui lâchent pied, rebutés par les difficultés de la tâche et la raideur du maître, ne valent pas un regret. On leur rend un service en les gardant ouvriers au lieu de les élever au rang d'artiste. Toi, tu rougissais moins de dépit que de chagrin de ton impuissance ; tu recommençais sans trêve ; chaque jour marquait un progrès, sans que tu en tirasses vanité ; regardant tout ce que tu devais apprendre, tu ne faisais point de cas du talent acquis.... et j'ai dû te mettre à la porte de l'atelier, car tu ne voulais pas comprendre que la grande sculpture t'appelait, et que chez moi tu n'aurais fait que des modèles pour l'industrie !

—Oui, répondit Bénédicte, vous avez raison ; il a fallu me chasser de votre maison pour que j'en sorte ! Vous vouliez mon bien, je souhaitais garder mon bonheur ; vous rêviez pour moi les hauts sommets de l'art, et dans ce temps j'aurais tout sacrifié, je crois, pour vous faire des pendules et des candélabres.... Vous n'aviez pas tort ; mais mon cœur me répète que j'avais raison ; je commence à être connu, peut-être deviendrai-je célèbre ; mais qui me prouve que j'aurai, comme jadis....

—L'amitié de ton vieux maître ? Mais, tu es resté de la famille, Bénédicte ; je t'aime presque autant que Sulpice, plus que Xavier, peut-être....

—Vrai ?

—Bien vrai !

—Alors, si je vous demandais une grâce ?

—Je suis presque sûr que je te l'accorderais.

—Même s'ils s'agissait d'une chose bien grave ?

—Non pas même.... surtout !

—Eh bien ! dit Bénédicte Fougères, en rassemblant son courage, me permettez-vous d'offrir cette statuette à Mlle Sabine ?.... C'est demain l'anniversaire de sa naissance.... et....

—Cher et grand enfant ! dit le vieillard ; tu n'oses achever.... Cependant tu as vécu dix ans dans la maison de Pomereul ! Mes sévérités à ton égard n'ont jamais été que des preuves d'attachement ! Quand de grosses larmes roulèrent dans tes yeux le jour de ton départ, c'est que tu laissais ici la meilleure part de ton passé

et les juvéniles ambitions de ton avenir.... Mais je voulais cette épreuve. Elle était nécessaire pour tremper ton âme.... Couvé par mon affection prévoyante, tu ne connaissais aucun des dangers du monde.... Tu pensais que l'on y vit dans la dignité de sa pureté et la force de ses convictions, sans lutte, sans fatigue ! Je voulais te voir traverser la fournaise ardente et en sortir mieux trempé pour le combat de la vie. L'adolescent me disait adieu le cœur gonflé de sanglots ; j'espérais que le jeune homme me reviendrait.... Et tu es revenu. Tu n'as point fait de faux pas dans la route ! Ton regard est resté fixé sur une étoile, et ton cœur n'a gardé qu'une tendresse.... Ah ! cela est bien ! cela est beau et rare ! Les artistes de ton âge d'ordinaire souillent de boue la face auguste de la muse inspiratrice ! Toi, tu l'as priée de t'enlever sur ses ailes, et elle t'a soutenu.... Souvent tu m'as nommé ton bienfaiteur, aujourd'hui encore, tu m'appelles ton maître, il ne te reste plus qu'un titre à me décerner....

—Un titre.... Vous me comprenez.... vous daignez ?....

—Embrasse donc ton père ! dit Pomereul, en tendant les bras au jeune homme.

Une longue étreinte les rapprocha tout deux. Si des larmes brillaient dans les yeux de Bénédicte, Antonin Pomereul n'était pas moins ému que le sculpteur, et tous deux tressaillirent avec le sentiment d'un égal regret, quand Baptiste, ouvrant la porte, demanda :

—Monsieur peut-il recevoir M. André Niçois ?

—Toujours ! répondit Antonin, en faisant quelques pas vers la porte.

—Ainsi, ma statue....

—Est désormais la propriété de Sabine ; oh ! tiens, elle ne va pas longtemps attendre cette surprise....

M. Pomereul se tourna vers l'angle le plus obscur de son cabinet et appela :

—Lipp-Lapp."

A ce nom, une créature étrange quitta l'ombre dans laquelle elle était comme ensevelie, et se tenant debout, ferme sur ses larges pieds, mais les bras pendants le long de son corps maigre, elle s'avança vers son maître.

C'était un chimpanzé de la grande espèce, à face intelligente, aux yeux doux, à la bouche largement fendue, et qui semblait presque faite pour la parole. Les yeux de Lipp-Lapp pétillaient d'intelligence. Il portait le costume de brocard agrémenté d'or et de perles, que l'on voit aux noirs représentés dans les tableaux des maîtres italiens. Un turban de couleurs vives couvrait sa tête, et il semblait tout fier de la somptuosité de ses habits. Apporté de l'île de Java, à M. Pomereul, par un de ses amis, il

s'était vite façonné, comme le font souvent les individus de sa race, à certaines corvées domestiques. Il portait parfaitement un plateau garni de corbeilles de fruits ou de liqueurs et de café, distribuait les courriers, et comprenait la plupart des ordres qu'on lui donnait.

— Lipp-Lapp, lui dit M. Pomerel, prends cette statue, et va la placer sur la cheminée de Mlle Sabine.

Un large rire montra les dents blanches du chimpanzé; il saisit de ses mains robustes et cependant adroites la figure de marbre, et se dirigea du côté de l'appartement de Mlle Pomerel.

— Ma fille est sortie, dit le fabricant, elle trouvera cette surprise à son retour, et t'en remerciera ce soir... Tu dînes avec nous, mon enfant!

Bénédict serra la main de Pomerel, salua M. Niçois qui entra, et quitta la maison tout rayonnant de bonheur.

Le fabricant de bronze remarqua tout de suite la préoccupation empreinte sur le visage du visiteur. Loin de ressembler à ces gens qui, comprenant la détresse d'un ami, commencent l'entretien par l'énumération de leurs propres soucis, afin d'éloigner toute pensée de demande de service, Pomerel s'assit bien en face de Niçois, et lui dit avec rondeur :

— Quelque chose va mal, conte-moi cela...

— Oui, cela va mal ! répondit Niçois... Je suis venu pour te le dire, et maintenant...

— Maintenant tu hésites, n'est-il pas vrai ? A quoi servent donc les amis, si nous ne les employons pas à nous rendre service... Tiens, le digne et charmant garçon qui sort d'ici en a fait autant... il venait ici pour m'ouvrir tout son cœur... et il a fallu que je lui offre Sabine en mariage... Toi, il te faut de l'argent ?

— Qui t'a dit ?

— Personne.

— Tu me le jures ? On ne soupçonne pas à la Bourse...

— A la Bourse ! mais hier on me vantait la solidité de ta maison. Rien ne transpire de ta gêne, si tu es gêné... Mais quelle autre cause qu'un soucis d'argent te rendrait si sombre, et pourquoi viendrais-tu aujourd'hui, à l'avant-veille d'une fin de mois, si ce n'était pour me dire : ami Pomerel, ouvre ta caisse toute grande, j'ai besoin d'y puiser des deux mains...

(A continuer) RAOUL DE NAVERY.

Ce roman est l'un des plus intéressants qu'ait écrits Raoul de Navery. Le drame qui s'y déroule s'est passé, durant la Commune de Paris; nous assisterons donc aux sanglantes tragédies de ce grand cataclysm social. Il est palpitant d'intérêt d'un bout à l'autre.

LES FANFARONS DU ROI

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE
PAR L'AUTEUR.

I — L'ÉDIT.

Vers la fin de mai de l'année 1662, à deux heures de relevée, un brillant cortège déboucha de la rue Neuve et envahit la place majeure de Ajuda qui était une des plus larges de la vieille ville de Lisbonne. C'étaient tous gens de guerre à cheval, splendidement empanachés, et faisant caracoler leurs montures au grand déplaisir des bourgeois qui se collaient à la muraille, en grommelant tout autre chose que des bénédictions.

Les gens du cortège ne s'inquiétaient guère de si peu. Ils avançaient toujours, et bientôt le dernier cavalier eut tourné l'encoignure de la rue Neuve. Alors, les trompettes sonnèrent à grand fracas, et le cortège se rangea en cercle autour d'un seigneur de mine arrogante, lequel toucha négligemment son feutre, et déroula un parchemin scellé aux armes de Bragançe.

— Trompettes, sonnez ! dit-il d'une voix rude qui contrastait fort avec son élégante façon de chevaucher, n'avez-vous plus d'haleine ? Par mes ancêtres, qui étaient seigneurs suzerains de Vintimiglia, au beau pays d'Italie, sonnez mieux ou je vous garde les étrivières au retour !

Et, se tournant vers ses compagnons :

— Ces drôles pensent-ils que je vais lire l'ordre de Sa Majesté le roi pour quelques douzaines de manants esflarés, auxquels la frayeur a ôté les oreilles ? ajouta-t-il. Holà ! sonnez, marauds ! sonnez jusqu'à ce que la place soit remplie, et qu'il y ait, pour chaque pavé, une tête obtuse de bourgeois.

— Bien dit, seigneur Conti de Vintimillé s'écrièrent une douzaine de voix ; respect aux ordres de sa très redoutée Majesté dom Alfonso de Bragançe, roi de Portugal.

— Et obéissance aux volontés de son premier ministre ! ajoutèrent quelques-uns à voix basse.

Les trompettes redoublèrent leurs étourdis sants appels. De toutes les rues voisines une foule commença à déborder sur la place, et bientôt le souhait de Conti fut littéralement accompli : au lieu de pavés, on ne voyait plus qu'une moisson de têtes brunes et rasées sur l'avant, suivant la coutume du peuple et des métiers de Lisbonne. Toutes ces figures exprimaient la terreur et la curiosité. En ce temps un édit du malheureux roi Alfonso VI, proclamé à son de trompe par la bouche du seigneur Conti, son favori, ne pouvait être qu'une calamité publique.

Il se faisait un silence de mort dans cette foule qui augmentait sans cesse. Pas un n'osait ouvrir la bouche, et ceux que le flot poussait jusqu'aux pieds des chevaux du cortège, courbaient la tête et tenaient leurs yeux cloués au sol. De ce nombre était un jeune homme à peine sorti de l'enfance, qui portait un ceinturon et une épée, sur le costume d'un ouvrier drapier. Le hasard ou sa volonté l'avait placé tout près de Conti, dont il n'était séparé que par un garde à cheval.

“Par mes ancêtres! cria Conti aux trompettes qui continuaient de sonner, ne comptez-vous point faire silence, coquins que vous êtes.”

Les malheureux, étourdis par leur propre vacarme, n'entendirent pas. Le front de Conti devint pourpre, il piqua des deux et frappa rudement l'un des trompettes au visage du pommeau de son épée. Le sang jaillit et les instruments se turent, mais un sourd murmure circula dans la foule.

“Seigneur, dit Manuel Antunez, officier de la patrouille du roi, voilà ce qui s'appelle une excellente plaisanterie, n'est-il pas vrai?”

—“Excellente!” répondit le cœur.

Le trompette, cependant, élançait son sang avec ses mains. Il chancelait sur son cheval et était prêt à défaillir. Le jeune ouvrier drapier, dont nous avons parlé déjà, fit le tour du cortège et, s'approchant de lui, éleva au bout de son épée un mouchoir de fine toile, que le blessé saisit avidement. En dépliant le mouchoir, il vit au coin un écusson brodé; mais, empressé d'appliquer la toile sur sa blessure, il n'y prit garde et se borna à tourner vers l'adole-cent un regard de reconnaissance. Celui-ci regagna tranquillement sa place aux côtés de Conti.

“Écoutez! écoutez!” dirent les deux hérauts de la couronne.

Conti se leva sur ses étriers et déploya lentement le parchemin; avant de le lire, il jeta à la ronde sur la foule un regard de méprisante ironie.

“Écoutez, bourgeois... vilains... maudits! dit-il avec affectation. Ceci, par mes nobles ancêtres! ne regarde que vous:

“Au nom et par la volonté du très-haut et puissant prince Alfonso, sixième du nom, roi de Portugal et des Algarves, en deçà et au-delà de la mer, en Afrique, souverain de Guinée et des conquêtes de la navigation, du commerce d'Éthiopie, d'Arabie, de Perse, des Indes et autres contrées, découvertes ou à découvrir, il a été et il est ordonné:

“Io A tous bourgeois de la bonne ville de Lisbonne, d'ouvrir leurs portes après le couvre-feu sonné: ceci par esprit de charité, et pour que les mendiants, voyageurs et pèlerins

puissent trouver à toute heure et partout un asile;

“2o A tous lesdits bourgeois de ladite ville, d'enlever les contrevents et jalousies qui défendent nuitamment leurs fenêtres à l'extérieur, lesdits contrevents et jalousies étant des inventions de la méfiance, qui donneraient à penser qu'il existe dans la ville royale des malveillants et des larrons.

“Il a été et il est défendu:

“1o A tous lesdits d'allumer ou de faire allumer, comme c'est la coutume, des lanternes et des fanaux au-dessus de leurs portes: ceci par économie et pour ménager la bourse desdits bourgeois, qui sont les enfants du roi;

“2o A tous lesdits de porter des torches par la ville, une fois la nuit venue, leur donnant licence d'en faire usage depuis le lever jusqu'à un coucher du soleil;

“3o Enfin, à tous lesdits bourgeois de ladite ville de Lisbonne, de porter aucune arme de taille, ou d'estoc, ou à feu, leur permettant uniquement, pour leur défense et sûreté personnelles, de porter des épées solidement rivées à leur fourreau.

“En foi de quoi, ledit très-haut et puissant prince Alfonso, sixième du nom, roi de Portugal et des Algarves, en deçà et au-delà de la mer, en Afrique, etc., a signé les présentes qui, en outre, sont scellées de son sceau privé.

“Signé Moi, le roi.

“A tous ceux qui entendent: que Dieu vous garde!”

Conti Vintimille se tut. Pas un mot ne fut prononcé dans la foule: mais chacun n'en compta pas moins la profonde indignation de son voisin. L'outrage était aussi grand qu'inexcusable: on se servait de la formule antique et respectée de l'autorité royale pour insulter en plein soleil les sujets du roi. Lorsque Conti donna l'ordre du départ, le flot s'écarta avec une morne docilité.

“Allons! s'écria le favori avec colère, j'avais espéré que les mototrus regimberaient. Vous verrez qu'ils ne nous donneront pas même l'occasion de prendre avec nos fourreaux la mesure de leurs épaules!”

Comme il finissait ces mots, la tête de son cheval heurta contre un obstacle. C'était le jeune ouvrier au mouchoir brodé, qui plongé dans une rêverie sans doute bien puissante, ne s'était point rangé comme les autres pour faire place au cortège; un sourire narquois vint à la lèvre de Conti.

“Celui-ci payera pour tous,” dit-il.

(A suivre)

PAUL FÉVAL.

LE SECOND NUMÉRO PARAITRA JEUDI 12 DÉCEMBRE COURANT.

UN MOT A LA JEUNESSE

Lorsqu'on reproche à un jeune homme de ne pas s'instruire, de fuir l'étude, que répond-il ? Comment se défend-il des reproches qui lui sont adressés ?

S'il est né riche, il répondra : " Pourquoi étudier, pourquoi se remplir la tête de tant de choses, tandis que je puis vivre heureux et tranquille, dans le plaisir et la joie ? Pourquoi passer mes veilles auprès de volumineux bouquins, quand je puis aller au spectacle, au bal, à la promenade ? "

S'il est né pauvre, si la position de ses parents ne lui a pas permis de faire un cours classique, de fréquenter les collèges, les universités, il répondra : " Mes parents étaient pauvres, leur fortune ne m'a pas permis de m'instruire ; il m'a été impossible de faire un cours ; et maintenant que ma jeunesse est passée, maintenant que je suis ouvrier et qu'il faut que je gagne ma subsistance, je ne peux encore moins étudier. Est-il possible à moi, pauvre artisan, de consacrer mes veilles à l'étude, après une journée de labeur, de travail ardu, pénible ? "

Bien, ces deux réponses, sans cesse renouvelées, nous allons essayer de les combattre.

Notre tâche sera facile, il ne nous faudra pas de grandes recherches pour faire voir toute la nullité de ces deux réponses ; il nous suffira d'ouvrir l'histoire, d'en tourner une seule page, pour démontrer tout le peu de bon sens qu'elles renferment, et pour démontrer, de plus, que de jeunes hommes, fils de soldat, ont laissé la noble carrière des armes pour l'étude ; que d'autres, nés riches, ont abandonné tous les charmes de la fortune, pour employer leurs loisirs à parer leur intelligence de toutes les connaissances ; pour faire voir enfin que d'autres encore, nés dans l'indigence, ont fui toutes les distractions, pour sacrifier le peu de temps libre que leur laissait leur travail manuel à leur éducation.

Permettez-nous de citer quelques exemples tirés aux sources historiques. Ils parleront plus eloquemment que tout ce que nous pourrions vous dire sur ce sujet.

Quel est donc ce jeune homme qui, emblé de tous les dons de la fortune, ne voulut en faire usage que pour satisfaire la noble passion pour l'étude dont il se montra animé dès ses plus jeunes années et qui fit, dans la suite, grâce à ses études, sur l'histoire naturelle et sur les arts de continuelles inventions et découvertes, dont le nombre est surprenant ? N'est-ce pas Réaumur ?

Quel est donc cet autre jeune homme qui, dédaignant tous les honneurs auxquels il pouvait aspirer, n'ayant à suivre pour cela, que le chemin que lui avait tracé ses aïeux, consacra tout son temps à orner son esprit de toutes les sciences ? N'est-ce pas Jean Pie de La Mirandole ?

Quel exemple offre Alexandre le Grand ! L'enfance de ce prince est un modèle de vigilance et d'activité pour l'étude, d'application et de progrès dans les différentes sciences que lui enseignaient Aristote, Lysimaque et Léonide. Sorti à peine des bras de sa mère, cet ardent génie témoigna un désir marqué de s'instruire. Les jouets qui divertissaient les autres enfants, ne l'amusaient qu'un moment : il fallait toujours qu'on lui raconta ou qu'on lui lut quelque histoire héroïque ; toujours il s'entretenait de choses intéressantes avec son précepteur. Non content de se livrer à l'étude pendant le jour, il prenait encore sur son repos afin d'apprendre davantage. Vainement on lui représentait que, pour la conservation de sa santé, il était nécessaire qu'il ne travaillât pas la nuit. Le soir, quand il allait au lit, il avait grand soin d'emporter ses livres et ses cahiers pour préparer ses leçons pour le lendemain. Craignant de s'endormir, il tenait, à l'exemple de son maître Aristote, une boule d'argent suspendue au-dessus d'un bassin du même métal. Lorsque le sommeil le surmontait, la boule glissant de sa main, et tombant à grand bruit dans le vase sonore, le tirait soudain de son assoupissement involontaire. Si alors la tâche qu'il s'était imposée n'était point faite, il se remettait de nouveau au travail jusqu'à ce qu'elle fut achevée. Une assiduité et une application si soutenues produisirent dans cet enfant, dit

Plutarque, deux effets principaux que l'on doit attendre des études : la modération des passions, qui étaient violentes dans ce jeune prince, et une profonde érudition. En effet, s'il avait voulu prendre la plume au lieu de l'épée, il aurait acquis un nom aussi fameux parmi les écrivains que parmi les conquérants.

Sédaïne, qui fut l'un des plus grands architectes et littérateurs de son siècle, était le fils d'un entrepreneur de bâtiments du midi de la France, qui n'avait pas d'autre fortune que son industrie. Son père étant venu à mourir et ayant laissé une épouse et un jeune enfant sans ressources, Sédaïne dut laisser le collège, où il poursuivait son cours, pour se faire apprenti maçon, afin de soutenir sa mère et son jeune frère. " En quittant le collège, dit son biographe, il avait gardé ses cahiers d'études. Tous les soirs il étudiait : d'anciens camarades lui communiquaient les devoirs de classe ; les professeurs, qui recevaient toujours volontiers sa visite, l'aidaient de leurs conseils ; le principal lui donnait des livres. Ainsi commença pour lui une double existence : le jour était consacré au travail manuel qui nourrissait sa famille, la nuit l'était en partie à la culture des facultés de l'intelligence ; le jour appartenait aux nécessités du présent, la nuit aux espérances de l'avenir. Car ce jeune enfant rêvait la gloire ; mais il cachait cette pensée au fond de son cœur. Tout en devenant un maçon habile, ajoute son biographe, il termina ses études classiques. Alors, il voulut apprendre l'architecture et partit pour Paris. A Paris, il mena le même genre de vie, gagnant par son travail de quoi se nourrir ainsi que son frère, et de quoi aider sa mère, qui était restée dans son pays ; étudiant l'architecture avec autant d'ardeur que d'intelligence, et cultivant les lettres tant pour satisfaire les nobles penchants de son âme que dans l'espoir de se faire un nom. Tous les succès couronnèrent une vertu si pure. Le généreux collègue, qui s'était fait apprenti maçon, devint un des meilleurs architectes et un des plus célèbres littérateurs de son temps ; riche et honoré dans les deux carrières que son ardeur avait simultanément embrassées, membre de l'Académie d'architecture et de l'Académie française. "

Valentin Duval, le plus illustre professeur de géographie, d'histoire et d'astronomie qu'eut l'Académie de Lunéville, était le fils d'un pauvre vigneron de Champagne et demeura orphelin dès sa plus tendre enfance. Ayant quitté son pays vers l'âge de neuf ans, vu qu'il n'y pouvait vivre, il marcha à l'aventure, en pleine campagne, durant le terrible hiver de 1709 ; mourant de faim, demi-mort de froid, sans asile, sans espoir. Mais une maladie qu'il contracta dans le courant de ce voyage, le força de s'arrêter chez un berger. Aussitôt qu'il fut relevé de sa maladie, il pria le vieux berger de lui apprendre à lire, car il était né avec le désir de s'instruire. En six ou sept mois, il fut en état de déchiffrer toutes sortes d'écritures. Mais il fallait vivre aussi. Le même berger qui lui enseigna à lire lui donna un troupeau à garder. Il apprit seul à écrire ; il prit lui-même les premières notions de géographie et d'astronomie, pour lesquelles il avait un penchant décidé, à l'aide de ses seules réflexions et de quelques cartes qu'il trouva chez les errants dont il gardait le troupeau. Le bois où le jeune Duval menait paître son troupeau, était son cabinet d'études. On raconte qu'un jour étant entouré selon son habitude, de cartes géographiques, il fut abordé par un homme de bonne mine, qui fut bien étonné de cet appareil. " Que faites-vous là, mon ami ? lui demanda-t-il. — J'étudie la géographie, répondit Duval. — Est-ce que vous y entendez quelque chose ? — Vraiment j'y entends bien peu de chose ; mais c'est une science que j'aime beaucoup et je désirerais bien pouvoir la connaître à fond. " A l'instant Duval est entouré par un grand cortège ; c'était celui de l'inconnu, qui était le prince de Lorraine. On lui proposa de venir faire ses études en forme ; ce qu'il accepta. Ses progrès furent si rapides, qu'au bout de deux ans, le duc Léopold le nomma son bibliothécaire et professeur à l'Académie de Lunéville. Voilà donc un pauvre enfant qui, né dans un pauvre chaumière, privé de tous les secours indispensables dans le jeune âge, s'est élevé presque seul au premier rang de

hommes savants.

Jacques Amyot était le fils d'un petit mercier de Melun. Désirant s'instruire, il quitta sa ville natale pour aller habiter Paris. Là, il se plaça d'abord à la porte d'un collège où il faisait les commissions des professeurs et des élèves. Remarqué pour son intelligence et sa gentillesse, il fut admis dans l'intérieur du collège et il en devint bientôt un des meilleurs élèves. Là encore, dans son dévouement, il servait de domestique aux autres élèves; ce qui ne l'empêchait pas de poursuivre ses études avec ardeur. Après avoir terminé ses études classiques, il se rendit à Bourges où on lui confia une chaire de grec et de latin. Plus tard le siège d'Auxerre étant venu à vaquer, le roi Charles IX le donna à son "Maître", comme il appelait Amyot.

Pierre Gassend, connu sous le nom de Gassendi, antiquaire, historien, biographe, physicien, naturaliste, astronome, géomètre, anatomiste, précepteur, métaphysicien, helléniste, dialecticien, écrivain distingué, érudit, et critique consommé, naquit au village de Chantiers, près de Digne en Provence, de parents pauvres. Ce fut un des enfants les plus précoces qu'on ait connus: à quatorze ans, il débitait de mémoire de petits sermons et se dérobait pendant la nuit à la surveillance de ses parents pour surveiller les astres. A dix ans, il harangua l'évêque de Digne, Antoine de Boulogne, qui faisait sa visite pastorale dans le pays.

Benjamin Franklin est un des hommes qui ont le plus contribué à la civilisation et à l'émancipation de l'Amérique. Il naquit à Boston, dans la Nouvelle-Angleterre. Son père était fabricant de chandelles. Apprendre à lire et à écrire fut tout ce qu'il dut à d'autres qu'à lui-même. A l'âge de douze ans, il se fit imprimeur, vu que ce métier lui permettait de lire les ouvrages des historiens, des poètes et des philosophes. Il devint un des meilleurs écrivains.

Jean-Joachim Winckelmann, un des plus illustres antiquaires des temps modernes, était le fils d'un pauvre cordonnier de Steindall, ville de la vieille marche de Brandebourg. L'enfant montra tout jeune les plus heureuses dispositions pour tout ce qui touchait aux arts: l'architecture, la sculpture, la musique, l'euphonie des langues l'attiraient invinciblement. Son père ayant remarqué ses goûts, ne voulut pas les entraver; il activa de plus en plus son travail, afin de pouvoir payer l'école de son fils, qui fréquentait le collège de Steindall. Mais cet excès de travail le fatigua tellement qu'il dut laisser son métier pour aller à l'hôpital, laissant son enfant dans le plus grand dénuement. Cependant le jeune Winckelmann n'abandonna pas ses études; le jour nourrissant son esprit de toutes les sciences, le soir le consacrant au travail manuel pour se procurer de quoi se soutenir lui-même et son père.

Nous pourrions citer encore beaucoup d'autres exemples, si nous le voulions, mais nous ne le ferons pas, car ce serait trop long. En effet, si nous fallait rapporter tout ce que nous racontons l'histoire sur les souffrances que les littérateurs ont eues à endurer durant leur vie, il faudrait que nous fissions une histoire complète de tous les auteurs, car tous ont eu à souffrir de quelque côté que ce soit. Nous ne citerons donc pas d'autres exemples: ce serait superflu, car nous avons fait voir, en premier lieu, que des fils de vigneron, de mercier, de fabricant de chandelles, de savetier, étaient devenus des hommes illustres; en second lieu, que des riches avaient laissé les charmes de la fortune, d'autres les lauriers qui les attendaient sur les champs de Mars, pour l'étude. Et c'était le but que nous nous proposons d'atteindre. Nous ne nous permettrons que d'ajouter un mot.

Pour prouver ce que nous voulions démontrer, il n'était pas nécessaire d'aller chercher des exemples dans l'histoire étrangère; il nous fallait pour cela que de jeter un regard sur la vie de nos littérateurs canadiens.

Quelle vie de labeurs, de travaux infructueux! Quelle vie de déboires, de désillusions! Combien il leur faut de courage pour persévérer dans le chemin qu'ils suivent! car il n'y a pas de terrain plus aride au Canada que celui de la littérature.

Nous n'hésitons pas à le dire ils sont plus dignes d'éloges

encore que ceux que nous venons de citer. On a pu voir que tous ces auteurs ont eu, les uns, beaucoup de plaisirs à sacrifier, les autres, beaucoup de difficultés à surmonter les obstacles que leur dressait leur position, mais, enfin, ils ont été récompensés de leurs travaux. Pour les littérateurs canadiens, c'est tout le contraire; non-seulement ils ne reçoivent aucun honneur, mais, de plus, leurs œuvres ne sont pas même lues, ou si elles le sont, ce n'est que pour en recevoir de leurs lecteurs qu'une critique injuste et tout à fait de nature à les décourager.

Mais les revers auxquels ils sont sujets, ne doivent pas effrayer ceux que leurs talents mettent en disposition de les suivre; ils ne doivent pas faire fuir la route qu'ils parcourent; au contraire, on doit s'y lancer avec ardeur, sans s'occuper des obstacles, et encourager ceux qui la parcourent en leur offrant l'obole de notre reconnaissance et de notre affection. Un jour viendra, et nous espérons qu'il ne tardera pas à venir, que leurs ouvrages seront jugés impartialement et que les honneurs auxquels ils ont droit leur seront rendus.

G.-A. D.

A NOS LECTEURS

Le but que nous avons en vue en publiant ce journal est de répandre parmi le peuple canadien le goût des belles-lettres, des sciences et des beaux-arts. Plusieurs journaux dans le genre de celui-ci ont déjà été publiés, mais tous, sauf de rares exceptions, n'ont vécu que

L'espace d'un matin.

Les deux causes principales de leur chute, dit-on, est l'indifférence du public pour les travaux de l'esprit, et généralement tous les beaux-arts, et, de plus, le prix élevé de ces journaux. Pour nous en assurer et pour tenter un dernier effort en faveur de la littérature, nous avons résolu de fonder ce journal. Serons-nous plus heureux que ceux qui nous ont précédé ou sommes-nous destinés à avoir le même sort? Nous ne le savons pas; c'est au public à le décider. Maintenant un mot sur notre programme. Les romans que nous publierons seront toujours des plus moraux et des plus intéressants. Aussitôt qu'on nous aura accordé le bienveillant encouragement que nous espérons recevoir, nous cesserons de nous servir des productions étrangères; nous nous sommes même assuré déjà les services de plusieurs écrivains distingués. De temps à autre, nous publierons des revues critiques sur les arts, dues à des plumes compétentes en ces sujets. En outre, chaque numéro de notre feuille contiendra une chronique dans laquelle seront consignés les principaux événements politiques du Canada et de l'étranger, arrivés dans le cours de la semaine. Dans une partie de notre journal nous reproduirons les divers écrits de nos écrivains sur l'histoire, l'archéologie, la littérature, etc. Dans un prochain numéro, nous aurons occasion d'expliquer plus au long notre programme.

VOULEZ-VOUS RIRE ?

UNE BELLE VOIX.

Un musicien, assez mal vêtu, disait en parlant de sa voix, dont quelqu'un faisait l'éloge :

— Il est vrai que j'en fais ce que je veux.

— Ma foi, lui dit un plaisant, vous devriez vous en faire une paire de bas."

LE COURAGE.

Certain gaseon vantait son grand courage, Lorsque à l'instant recevant un outrage, On le vit fuir. " Eh ! monsieur le marquis : Votre courage ? — Il est aux pieds, sauté. "

LES DEUX NORMANDS.

— Dis-donc, compère, disait un Normand à son compagnon de lit, dis-donc, dors-tu ?

— Dam ! si je n'dormais pas, quoiqu'tu me voudrais ?

— Qu'tu me prêtes t'n'âne pour aller à l'foire d'Gisors.

— Ah ben ! compère, j'dors.

— Bah ! tu n'dors pas, puisque tu m'causes.

— Ah ! n'fais pas attention, c'est que j'rève. "

ÉPITAPHIE À MA FEMME.

Ci-gît ma femme ; oh ! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien.

JACQ. LARENS.

* * *

ÉSOPE À LA COUR.

Le prince de S..... très contrefait, traversait l'antichambre du roi, tandis que plusieurs seigneurs étaient à s'y chauffer ; l'un d'eux s'avisait de dire assez haut :

— Voilà Esope à la cour. "

Le prince, sans se déconcerter, répondit :

— Le parallèle est très flatteur, car Esope faisait parler les bêtes. "

LE PAGE.

— Si tu veux te joindre à mes pages,
Dit un marquis au jeune André,
Vingt-cinq écus seront tes gages,
Et de plus je t'habillerai. "

Marc' des deux parts assuré.

André se couche Midi sonne.

Point d'André. Le maître s'étonne

Et va son laquais éveiller :

— Eh ! que fais-tu donc là, mon drôle ? "

L'autre répond, non sans bâiller :

— J'attendais, sur votre parole,

Que vous viussiez pour m'habiller. "

* * *

L'AIR ET LA CHANSON.

Un officier gaseon sollicitait le paiement de sa pension auprès de M. Desmarais, ministre d'Etat, qui lui dit que sa pension était une chanson. Il se présente devant le roi tenant le brevet de sa pension à la main, en grondant un air entre ses dents. Le roi lui demanda ce qu'il voulait.

— Sire, dit-il, j'ai demandé à M. Desmarais le paiement d'une pension, que vous m'avez accordée, il m'a dit que c'était une chanson, j'en cherche l'air. "

Le roi se mit à rire et fit payer la pension.

* * *

LE MARQUIS DE SAINT-CYR.

Un homme se présente à l'une des barrières de Paris, en 1793 ; on lui demande sa carte ; il répond qu'il l'a oubliée ; on l'interpelle alors de déclarer son nom.

— Je suis monsieur le marquis de Saint-Cyr.

— Citoyen, il n'y a plus de monsieur.

— Eh bien ! le marquis de Saint-Cyr.

— Tu dois savoir, citoyen, qu'il n'y a plus ni noblesse, ni titres, et par conséquent plus de marquis.

— En ce cas, de Saint-Cyr.

— On ne porte plus le de.

— Alors, Saint-Cyr tout court.

— Nous n'avons plus de saints.

— Enfin, Cyr puisque vous le voulez.

— Il n'y a plus de sire tu dois le savoir, nous sommes en république.

— Eh bien ! en ce cas appelez-moi comme vous voudrez. "

OLLA' PUBRIDA

CRITIQUE PLAISANTE.

Le général Burgoyne, qui était un excellent auteur dramatique, assistait un soir, ainsi que plusieurs amis, à la lecture d'une tragédie qui devait être jouée au théâtre postérieurement. A la fin du premier acte, dans lequel pas moins de trente personnages étaient introduits, l'auteur, anxieux de savoir l'opinion du général, lui demanda ce qu'il en pensait.

— Monsieur, lui demanda Burgoyne, quel rang avez-vous dans l'armée ?

L'auteur le regarda étonné.

— Parceque, continua le général, vous ne pouvez pas conduire une armée aussi forte jusqu'à la fin de la pièce, sans avoir au moins le titre de lieutenant-général. "

LES MENTEURS.

Un homme qui passait pour un insigne menteur, entra un jour dans une grande compagnie ; quelqu'un qui le connaissait lui cria, avant de lui avoir donné le temps d'ouvrir la bouche :

— Cela n'est pas vrai.

— Mais, monsieur, je n'ai encore rien dit.

— C'est égal, vous allez parler, et ce que vous direz ne sera pas vrai. "

Voilà comme on traite les menteurs. Un homme, connu pour tel, racontait un jour une anecdote chez Mme Geoffrin, femme célèbre du dix-huitième siècle.

— Je ne crois pas à cette histoire-là, dit Mme Geoffrin.

— Je vous en certifie l'exactitude, dit un des assistants ; j'en ai été témoin.

— Eh bien ! repartit Mme Geoffrin en désignant du regard le menteur, si la chose est vraie, pourquoi monsieur la dit-il ? "

VARIETES

CHRISTOPHE COLOMB.

— Un temps viendra que les colonnes d'Hercule ne seront qu'une fable méprisée de l'intrépide nautonnier. Ces mers lointaines, et encore sans nom, ces empires inconnus, seront célèbres dans votre Europe : un jour, le plus hardi des vaisseaux parcourra cet Océan qui embrasse le monde. Vainqueur de tous les obstacles, il mesurera la terre, et, rival du soleil, il visitera tous les lieux que cet astré éclairé dans sa course.

— Du sein de la Ligurie s'élèvera un mortel qui osera le premier affronter le courroux de ces mers inconnues ; ni les vents déchaînés, ni l'onde en furie, ni la crainte des dangers qui l'attendent sous de nouveaux cieus, ni mille objets enfin de terreur et d'alarmes ne pourront étouffer son âme intrépide, ni enchaîner son audace.

— Ce sera toi, généreux Colomb, qui, vers un pôle nouveau, dirigera tes voiles fortunées ; à peine la renommée, dont les yeux sans nombre sont ouverts sur tous les climats, pourra suivre ton vol ; à peine ses mille voix pourront chanter une partie de tes aventures. Qu'elle célèbre Alcide et Bacchus ; qu'elle vante leurs fabuleux exploits ; il suffit pour la gloire qu'elle effleure les tiens ; un seul de tes travaux mérite d'occuper les veilles de l'historien et du poète. "

(Extrait du chant XV de la Jérusalem délivrée, par Le Tasse, traduction du prince Le Brun.)

AUX AGENTS. — Nous demandons des agents pour toutes les villes. Prix : 8 centimes la douzaine.

AUX MARCHANDS. — Les marchands trouveront un excellent moyen de faire connaître leurs établissements en se faisant annoncer dans ce journal. Les annonces seront conservées vu que ce journal sera relié à la fin de chaque volume.

LA GOUTTE D'EAU

POESIE

(Cette délicieuse poésie, primitivement dédiée à M. Charles Dubois, auteur de tant d'intéressantes nouvelles catholiques, est extraite d'un volume de poésies intitulé: "Surimi Cordis." Comme sentiment et comme expression, c'est une perle.)

Sur sa tige penchée,
Une fleur desséchée,
D'abandon se courrait.
Sa senteur était douce,
Mais, sous son nid de mousse,
Nul ne la respirait.

Sur une pauvre fleur,
Qui voyait la pauvrette
Déjà morte à moitié,
Pour cette abandonnée,
Avant le temps fatigué,
Fut pris le pitié.

Aimable messagère,
Vieille joye fleurie
Vers le prochain ruissela,
Et de son bec humide
Dans le calice avide
Fit tomber un peu d'eau.

La fleur décolorée
But, et désolée
Lava sa tête en pleurs;
Et la pure rosée
Et sa non sève dégoûtée
Lui rendit ses couleurs.

A l'âme solitaire
Qui languit sur la terre
Sans espoir, sans espoir,
Et jusqu'au fond blessée,
Du monde délaissée,
S'affaie avant le soir,

Pour fermer sa blessure,
Pour que la nuit obscure
Cède la place au jour,
Que faut-il? Un sourire,
Un mot où Dieu respire,
Une goutte d'amour!

A. DE SEGUIR.

DEVINETTES SERIEUSES

ENIGME NO 1

On me met toujours en couleur,
En Chine, au premier rang je brille,
Si Poa m'assied sur une aiguille,
Je change aussitôt de valeur.

Je suis dur sur la croix et doux dans le supplice,
Les haches sur mon sort ont aussi grand pouvoir,
En chèque, cher lecteur, deux fois tu peux me voir,
Et le tabac me rend muet, Dieu me bénisse!

ENIGME NO 2

Je suis dans un étang, tout au bout d'un jardin,
Je commençai la nuit et finis le matin,
Je parlai deux fois dans l'année;
Je suis tout au bout de la main,
Et dans la Méditerranée.

ENIGME NO 3

Nous sommes cinq sœurs qui nous rassemblons
avec les oiseaux:
La première est en argent;
La deuxième est en zinc;
La troisième est en cuivre;
La quatrième est en or;
La cinquième est en fer.

ENIGME NO 4

J'apparais deux fois dans une minute et deux fois
dans un moment.

ENIGME NO 5

Sum principium mundi, finis seculorum, triens et
unus; tamen non num Deus.
Nous donnerons les réponses dans le prochain
numéro. Nous publierons les noms des personnes qui
nous feront parvenir les réponses correctes.

NOUVELLES GENERALES

Montréal, 29 novembre 1879.

L'administrateur de la milice a décidé d'établir trois écoles militaires, la première à Montréal, la seconde à Halifax, la troisième à Toronto. Elles ne pourront pas avoir plus de soixante élèves chacune... Montréal possède le seul établissement de gros au Canada qui fasse exclusivement le commerce des produits d'autruches et d'autres oiseaux, c'est celui de M. J.-H. Lablanc... La banque de Exchange a repris ses opérations le 3 courant... Mgr Fabre est à Rouen... Suzanne Kennedy, coupable du meurtre de Mary Galloway et condamnée pour ce crime à la peine de mort, a vu sa sentence commuée en un emprisonnement pour la vie au pénitencier de Saint-Vincent de Paul... A une assemblée de Puaioa Saint-Pierre de Montréal, tenue le 4 novembre courant, les messieurs suivants ont été élus officiers pour le semestre courant: MM. Dominique Boudrias, président (réélu); Charles Lagacé, premier vice-président; Pierre Lapine, deuxième vice-président; Octave Gosselin, secrétaire-archiviste (réélu); J.-B. Dépatie, assistants-secrétaires-archivistes; Jos. Cartier, secrétaire correspondant; M. Pierre Gosselin, trésorier (réélu); Edouard Barinot, collecteur de fonds (réélu); J. J. Du Labelle, premier assistant-collecteur-trésorier (réélu); Pierre Martin, deuxième assistant collecteur-trésorier; Abraham Martin, premier commissaire-ordonnateur; Louis Drapeau, second commissaire ordonnateur... A une réunion de la Société médicale de Montréal, tenue le 5 courant, les messieurs dont les noms suivent ont été élus officiers: M.M. E.-W. Moat, président; E.-P. Lachapelle, premier vice-président; H. Kingston, second vice-président; E. Desrosiers, secrétaire; L. Leberge, assistant-secrétaire. Comité de régie: M.M. Séverin Lachapelle, A. Larancée, Gagnon, G. Archambault, Bourque et Casgrain... On vient de découvrir de l'or dans le township de Lake, comté de Hastings (Ontario)... Les dépenses de la dernière exposition provinciale à Halifax se sont élevées à \$12,249... On fait activement des préparatifs pour exploiter au plus tôt la mine d'or de Belleville (Ontario) Le 29 octobre dernier, on a célébré à Chambly le 64ème anniversaire de la bataille de Châteauguay... Le "Tournaïse" qui est venu à Montréal tout dernièrement et qui est en ce moment à Halifax partira le 23 courant pour les Indes Occidentales... Le "Times" de Winnipeg dit que des quantités d'or et d'argent ont été trouvées en si grande quantité dans le territoire qu'on doit attendre que l'affaire des mines au Manitoba surpassera l'an prochain tout ce qui s'est vu en Californie... Les travaux du bassin de radoub de Québec se continuent avec activité. Ce bassin qui aura 530 pieds de long sur 200 pieds de largeur et 27 pieds de profondeur dont un tiers des travaux sont faits, présente déjà l'apparence d'une entreprise gigantesque... Durant la saison d'été 225 hommes de Lévis ont constamment été employés et 126 hommes sont aujourd'hui employés aux travaux de ce bassin. Plus de \$10,000 de matériel est préparé pour cette construction. La pierre employée jusqu'à ce moment est tirée des carrières de la Malbaie; on espère se servir bientôt d'une autre pierre tirée des carrières de Saint-Henri, comté de Lévis... On dit que le père de Battistofori (Manitoba) on trouve de mines de charbon indiennes... Les directeurs de la banque Stadacon de Québec vont adresser au Parlement fédéral, à sa prochaine session, pour obtenir l'autorisation de liquider les affaires de cette banque, conformément à une résolution adoptée à la dernière assemblée par les actionnaires... On dit que le Parlement fédéral sera convoqué le 6 février pour la séance des affaires... On a fait beaucoup de bruit au sujet de la richesse incalculable des mines de phosphates. Cependant en parcourant le rapport officiel de l'honorable ministre des terres de la couronne pour l'année expirée le 30 juin 1878 on constate que ces mines au nombre de vingt n'ont donné d'après le commencement de leurs opérations que d'un moyen de trois cent dix tonnes pour chaque mine, en exceptant la Compagnie minière de Buckingham, qui a extrait à elle seule 458 tonnes. Quelques compagnies après avoir extrait 25, 30 et 53 tonnes ont suspendu leurs opérations... Le 12 octobre dernier, Mgr Taché a célébré sa 38ème année de sacerdoce. M. l'abbé prélat a été ordonné prêtre en 1841 par feu Mgr Troschen, dans la cathédrale de Saint-Boniface (Manitoba)... L'élection de Humbert, ex-recteur du "Père-Duchesne" comme représentant du quartier de Javel au conseil municipal de Paris vient d'être annulée par le conseil. Il a déjà été condamné par le gouvernement à l'immense et à la prison pour avoir attaqué par des articles loucheux publiés dans son journal la morale, la religion et l'autorité... Paul de Cassagnac annonce que de même qu'il a vu le retour des Champs-Élysées à Paris ainsi il verra l'annexion complète en France de tous les commandants. Il dit que c'est le meilleur moyen d'en finir avec la république. On croit qu'elle ne sera pas votée... Le président Grévy est contre la peine de mort; tout dernièrement il a gracié cinq condamnés à mort, parmi lesquels se trouve Abadie, rendu célèbre par les mémoires qu'il a publiés... Il y a en France: 22,619 hôpitaux ou hospices disposant d'un revenu de 72 millions, et secourant 563,000 indigents. 17,372 bureaux de

bienfaisance; disposant d'un revenu de 12 millions et secourant 1,693,000 individus; 142 monts de piété possédant environ 36 millions de capitaux, qui se prêtent sur 16 millions d'articles à peu près; 227,500 enfants trouvés âgés de dix ans, et pour lesquels l'Etat dépense 13 millions; 42 établissements spéciaux d'aliénés, ainsi que 42 établissements mixtes, dont la dépense annuelle est d'environ 15 millions, et dans lesquels sont traités environ 25,000 individus... La ville de Montréal est actuellement éclairée par 1,496 réverbères à gaz et 345 à l'huile de pétrole. La corporation a donné une commande pour 50 nouveaux réverbères; dont 30 ont déjà été reçus et placés immédiatement dans les rues où l'on manquait de lumière. Les autres seront placés aussitôt qu'on les recevra.

AGENTS DU "FIGARO."

A QUÉBEC: M. F.-X. Sauvint, 94, rue Du Pont, Saint-Roch.
A JOLIETTE: M. Albert Gervais.

MAISON VICTORIA

580, rue Sainte-Catherine

Cet hôtel est un des meilleurs de cette ville. Les vins, liqueurs, cigares, etc., qu'on y débite sont des meilleures qualités. Le libéral encouragement reçu jusqu'à ce jour par le propriétaire prouve la haute estime dans laquelle cette buvette est tenue.
MAGLOIRE DUMONT, propriétaire.

IMPRIMERIE DU "FIGARO"

On extendera toutes sortes d'IMPRESSIONS & l'imprimerie du "FIGARO", telles que

- FACTUMS,
PANCARTES,
ETIQUETTES,
CIRCULAIRES,
MEMORANDUMS,
PAMPHLETS,
CARTES D'AFFAIRES,
CARTES DE VISITES,
PETITES AFFICHES,
ETC., ETC., ETC., ETC.

Qu'on se charge de livrer sous le plus court délai et à des prix très modérés.

32, RUE CONSECOURS
MONTREAL.

LE FIGARO

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS:

Table with 2 columns: Duration (1 an, 6 mois, Le numéro) and Price (CANADA: 50c, 25c, 1c; ETATS-UNIS: 75c, 35c)

Les abonnements sont strictement payables d'avance; on ne prend pas d'abonnements pour moins de six mois.

ANNONCES:

Première insertion... 10 la ligne
Insertions subséquentes... 6 "
Une remise libérale est faite pour les annonces à long terme.

AUX AGENTS

Le journal sera vendu aux agents à raison de 8 centimes la douzaine.

AUX CORRESPONDANTS:

Les manuscrits reçus ne sont pas rendus. Toutes les lettres, journaux, communications, etc., concernant l'administration et la rédaction du journal doivent être adressés comme suit:

BUREAU DU "FIGARO"
188, rue Amherst
Montréal (Canada)